

Texte A. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, 1765.

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux.

Je me suis montré tel que je fus, méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été ; j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *je fus meilleur que cet homme-là.*

Un souvenir qui me fait frémir encore et rire tout à la fois, est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étaient au fond d'une dépense qui, par une jalousie élevée recevait du jour de la cuisine. Un jour que j'étais seul dans la maison, je montai sur la maie pour regarder dans le jardin ce précieux fruit dont je ne pouvais approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle pourrait y atteindre : elle était trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui servait pour le menu gibier ; car mon maître aimait la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin je sentis avec transport que j'amenais une pomme. Je tirai très doucement: déjà la pomme touchait à la jalousie : j'étais prêt à la saisir. Qui dira ma douleur ? La pomme était trop grosse, elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer !

Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse et de temps je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pièces l'une après l'autre ; mais à peine furent-elles séparées, qu'elles tombèrent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction.

Je ne perdis point courage ; mais j'avais perdu beaucoup de temps. Je craignais d'être surpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, et je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avais rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposaient contre moi dans la dépense.

Le lendemain, retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tréteaux, j'allonge la broche, je l'ajuste ; j'étais prêt à piquer... Malheureusement le dragon ne dormait pas ; tout à coup la porte de la dépense s'ouvre: mon maître en sort, croise les bras, me regarde et me dit : Courage ! ... La plume me tombe des mains.

Bientôt, à force d'essayer de mauvais traitements, j'y devins moins sensible ; ils me parurent enfin une sorte de compensation du vol, qui me mettait en droit de le continuer. Je jugeais que me battre comme fripon, c'était m'autoriser à l'être. Je trouvais que voler et être battu allaient ensemble, et constituaient en quelque sorte un état, et qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendait de moi, je pouvais laisser le soin de l'autre à mon maître.

Texte B. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1850.

Ce 4 octobre 1811¹, anniversaire de ma fête, me tente à commencer l'histoire de ma vie.

La plupart de mes sentiments sont demeurés au fond de mon âme, ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre, je veux remonter le penchant de mes belles années : ces *Mémoires* seront un temple de la mort élevé à la clarté de mes souvenirs.

Commençons donc, et parlons d'abord de ma famille ; c'est essentiel, parce que le caractère de mon père a tenu en grande partie à sa position et que ce caractère a beaucoup influé sur la nature de mes idées, en décidant du genre de mon éducation.

On peut s'enquérir de ma famille, si l'envie en prend, dans le dictionnaire de Moréri, dans les diverses histoires de Bretagne de d'Argentré, de dom Lobineau, de dom Morice, dans *l'Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne* du P. Du Paz, dans Toussaint de Saint-Luc, Le Borgne, et enfin dans *l'Histoire des grands officiers de la Couronne* du P. Anselme.

Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mémoires* de ma vie. Rome y entrera ; ce n'est que comme cela que je puis désormais parler de Rome. Soyez tranquille ; ce ne seront point des confessions pénibles pour mes amis : si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom aussi beau que respectable. Je n'entretiendrai pas non plus la postérité du détail de mes faiblesses ; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur.

Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau ; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas, qu'au fond, j'aie rien à cacher ; je n'ai ni fait chasser une servante pour un ruban volé, ni abandonné mon ami mourant dans une rue, ni déshonoré la femme qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux Enfants-Trouvés ; mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur ; un gémissément sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes, faites pour être laissées derrière le voile.

Que gagnerait la société à la reproduction de ces plaies que l'on retrouve partout ? On ne manque pas d'exemples, quand on veut triompher de la pauvre nature humaine.

¹ Chateaubriand dit être né le 4 octobre mais, en réalité, sa date de naissance est le 4 septembre.

Texte C. Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960.

Je devrais interrompre ici ce récit. Je n'écris pas pour jeter une ombre plus grande sur la terre. Il m'en coûte de continuer et je vais le faire le plus rapidement possible, en ajoutant vite ces quelques mots, pour que tout soit fini et pour que je puisse laisser retomber ma tête sur le sable, au bord de l'Océan, dans la solitude de Big Sur² où j'ai essayé en vain de fuir la promesse de finir ce récit.

À l'hôtel-pension Mermonts où je fis arrêter la jeep, il n'y avait personne pour m'accueillir. On y avait vaguement entendu parler de ma mère, mais on ne la connaissait pas. Mes amis étaient dispersés. Il me fallut plusieurs heures pour connaître la vérité. Ma mère était morte trois ans et demi auparavant, quelques mois après mon départ pour l'Angleterre.

Mais elle savait bien que je ne pouvais pas tenir debout sans me sentir soutenu par elle et elle avait pris ses précautions.

Au cours des derniers jours qui avaient précédé sa mort, elle avait écrit près de deux cent cinquante lettres, qu'elle avait fait parvenir à son amie en Suisse. Je ne devais pas savoir – les lettres devaient m'être expédiées régulièrement – c'était cela, sans doute, qu'elle combinait avec amour, lorsque j'avais saisi cette expression de ruse dans son regard, à la clinique Saint-Antoine, où j'étais venu la voir pour la dernière fois.

Je continuai donc à recevoir de ma mère la force et le courage qu'il me fallait pour persévérer, alors qu'elle était morte depuis plus de trois ans.

Le cordon ombilical avait continué à fonctionner.

Pour compléter votre lecture, voici le rectificatif, apporté par Mireille Sacotte, biographe de Romain Gary (dans la postface de l'édition Quarto-Gallimard, 2009) :

Le livre finit donc sur cette révélation terrible et extraordinaire : Nina est morte en 1941, « trois ans et demi auparavant, quelques mois après [son] départ en Angleterre », mais grâce à des lettres envoyées à son fils post mortem, subterfuge inventé dans un comble d'amour, « le cordon ombilical avait continué à fonctionner ». Hélas ce subterfuge en cache un autre et la vérité est encore plus pénible à révéler.

À vrai dire, Gary était tout à fait au courant de la maladie de sa mère, la scène d'adieu à l'hôpital de Nice correspond probablement à la réalité de leur dernière rencontre. Et il a été informé de la mort de sa mère très rapidement, à Londres; celle-ci a été accompagnée jusqu'à la fin par Sylvia et René Agid, ses amis de jeunesse à qui le livre est, en toute justice, dédié.

Enfin, pire que tout, elle n'a jamais écrit la moindre lettre « posthume » à lui envoyer. C'est une invention très émouvante et très habile d'écrivain.

La façon qu'il a trouvée, au-delà des deux parties consacrées à l'enfance et à l'adolescence où leur cohabitation va de soi, de continuer à faire fonctionner ce couple dans la troisième partie, celle de la guerre où non seulement ils étaient séparés mais où, de fait, elle était irrémédiablement muette.

² C'est le nom d'un parc naturel en Californie.

Texte D. Marguerite Yourcenar, *Souvenirs pieux*, 1974.

L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les 8 heures du matin, à Bruxelles, et naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut. La maison où se passait cet événement, puisque toute naissance en est un pour le père et la mère et quelques personnes qui leur tiennent de près, se trouvait située au numéro 193 de l'avenue Louise, et a disparu il y a une quinzaine d'années, dévorée par un building.

Ayant ainsi consigné ces quelques faits qui ne signifient rien par eux-mêmes, et qui, cependant, et pour chacun de nous, même plus loin que notre propre histoire et même que l'histoire tout court, je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous.

Cet enfant du sexe féminin, déjà pris dans les coordonnées de l'ère chrétienne et de l'Europe du XXème siècle, ce bout de chair rose pleurant dans un berceau bleu, m'oblige à me poser une série de questions d'autant plus redoutables qu'elles paraissent banales, et qu'un littérateur qui sait son métier se garde bien de formuler. Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout.

Néanmoins, pour triompher en partie du sentiment d'irréalité que me donne cette identification, je suis forcée, tout comme je le serais pour un personnage historique que j'aurais tenté de recréer, de m'accrocher à des bribes de souvenirs reçus de seconde ou de dixième main, à des informations tirées de bouts de lettre ou de feuillets de calepins qu'on a négligé de jeter au panier, et que notre avidité de savoir pressure au-delà de ce qu'ils peuvent donner, ou d'aller compulsier dans les mairies ou chez des notaires des pièces authentiques dont le jargon administratif et légal élimine tout contenu humain.

Je n'ignore pas que tout cela est faux ou vague comme tout ce qui a été réinterprété par la mémoire de trop d'individus différents, plat comme ce qu'on écrit sur la ligne pointillée d'une demande de passeport, niais comme les anecdotes qu'on se transmet en famille, rongé par ce qui entre temps s'est amassé en nous comme une pierre par le lichen ou du métal par la rouille.

Ces bribes de faits crus connus sont cependant entre cet enfant et moi la seule passerelle viable ; ils sont aussi la seule bouée qui nous soutient tout deux sur la mer du temps.

Texte E. Nina Berberova, *C'est moi qui souligne*, 1989

Ceci n'est pas un livre de souvenirs. C'est l'histoire de ma vie, une tentative pour la retracer dans l'ordre chronologique et pour en déchiffrer le sens. J'ai aimé la vie et je l'aime toujours, mais le sens que je lui trouve m'importe autant qu'elle-même. Je parle de moi telle que je fus et telle que je suis, et pour parler du passé j'emploie mon langage d'aujourd'hui.

Il m'est arrivé, à divers moments de ma vie, d'esquisser mes souvenirs, mais lorsque je parlais de moi, je ne me sentais pas tout à fait à l'aise, un peu comme si je voulais imposer à mon lecteur un personnage importun. Ici, je vais parler surtout de moi, de mon enfance, de ma jeunesse, de mes années de maturité, de mes relations avec autrui.

Ma pensée vit à la fois dans le passé comme mémoire et dans le présent comme conscience de soi aux prises avec le temps. Quant au futur, il n'y en aura pas forcément un, ou peut-être sera-t-il bref et anodin.

(...) Lorsque je remonte, par le souvenir, à ma prime enfance (j'avais alors presque trois ans), je vois des personnes géantes et des objets énormes. Loin au-dessus de moi, j'aperçois la branche d'un pommier. Pour la saisir, je me hausse sur la pointe des pieds et tends les mains vers elle. Une énorme maison rose se dresse devant moi. Un géant, un buisson de lilas dans ses bras, est assis en face de moi, sur le pont d'un bateau qui descend la Néva depuis Smolny jusqu'à l'Amirauté, par une journée ensoleillée. Il sourit et me tend une branche. Je ne le connais pas, mais les inconnus ne me font pas peur. Je prends les lilas, ravie de lui avoir plu.

Là-haut, au-dessous du ciel, une silhouette blanche un peu effrayante me salue depuis une fenêtre et me fait signe de venir : on est en train de laver les vitres à l'aide d'un balai enveloppé d'un chiffon blanc. Quelqu'un tire sur la branche du pommier, je l'attrape enfin dans mes mains tendues, me couche dessus et me balance comme le ferait une petite bestiole sur une énorme fleur. Puis je glisse et tombe, mais sans me faire mal.

Je me relève et m'enfuis au fond du parc où la végétation est plus dense, l'herbe soyeuse et l'air saturé d'humidité. Je m'arrête près d'une vieille balustrade en bois et me penche au-dessus d'un gouffre ; quelqu'un me retient par-derrière. Il s'agit d'un vieux puits vide et noir qui ne contient plus d'eau depuis longtemps. Chaque été je reviens y plonger mon regard et m'attarde de plus en plus longuement.

Texte F. Annie Ernaux, *L'événement*, 2000.

Depuis des années, je tourne autour de cet événement de ma vie. Lire dans un roman le récit d'un avortement me plonge dans un saisissement sans images ni pensées, comme si les mots se changeaient instantanément en sensation violente.

Je veux m'immerger à nouveau dans cette période de ma vie, savoir ce qui a été trouvé là. Cette exploration s'inscrira dans la trame d'un récit, seul capable de rendre un événement qui n'a été que du temps au-dedans et au-dehors de moi. Un agenda et un journal intime tenus pendant ces mois m'apporteront les repères et les preuves nécessaires à l'établissement des faits³.

Je m'efforcerai par-dessus tout de descendre dans chaque image, jusqu'à ce que j'aie la sensation physique de la « rejoindre », et que les quelques mots surgissent, dont je puisse dire, « c'est ça ». D'entendre à nouveau chacune de ces phrases, indélébiles en moi, dont le sens devait être alors si intenable, ou à l'inverse si consolant, que les penser aujourd'hui me submerge de dégoût ou de douceur.

Que la forme sous laquelle j'ai vécu cette expérience de l'avortement — la clandestinité — relève d'une histoire révolue⁴ ne me semble pas un motif valable pour la laisser enfouie — même si le paradoxe d'une loi juste est presque toujours d'obliger les anciennes victimes à se taire, au nom de « c'est fini tout ça », si bien que le même silence qu'avant recouvre ce qui a eu lieu. C'est justement parce que aucune interdiction ne pèse plus sur l'avortement que je peux, écartant le sens collectif et les formules nécessairement simplifiées, imposées par la lutte des années soixante-dix — « violence faite aux femmes », etc. —, affronter, dans sa réalité, cet événement *inoublable*.

Je sens que le récit m'entraîne et impose, à mon insu, un sens, celui du malheur en marche inéluctablement. Je m'oblige à résister au désir de dévaler les jours et les semaines, tâchant de conserver par tous les moyens — la recherche et la notation des détails, l'emploi de l'imparfait, l'analyse des faits — l'interminable lenteur d'un temps qui s'épaississait sans avancer, comme celui des rêves.

Je m'interdis d'écrire ici ces noms parce que ce ne sont pas des personnages fictifs mais des êtres réels. Pourtant je n'arrive pas à croire qu'ils existent quelque part. En un sens, j'ai sans doute raison : la forme sous laquelle ils vivent maintenant — leur corps, leurs idées, leur compte en banque — n'a rien à voir avec celle qui était la leur dans les années soixante, celle que je vois en écrivant. Quand l'envie me prend de chercher ces noms dans l'annuaire du Minitel, je sens aussitôt mon erreur.

Je suis réduite aux initiales pour désigner celle qui m'apparaît maintenant comme la première des femmes qui se sont relayées auprès de moi, ces passeuses dont le savoir, les gestes et les décisions efficaces m'ont fait traverser, au mieux, cette épreuve. Je voudrais écrire ici son nom. Mais la raison qui me pousse à le faire — l'existence réelle de L.B., dont il me semble que je dévoilerais ainsi la valeur aux yeux de tous — est précisément celle qui me l'interdit. Je n'ai pas le droit, par l'usage d'un pouvoir non réciproque, d'exposer, dans l'espace public d'un livre, L.B., une femme réelle, vivante — comme vient de me le confirmer l'annuaire — qui pourrait me rétorquer à juste titre qu'elle « ne m'a rien demandé ».

³ Annie Ernaux rédige *L'évènement* à l'aide du journal qu'elle tenait à l'époque, en 1963.

⁴ L'avortement est illégal quand la narratrice avorte en 1963 (l'avortement a été légalisé en France en 1975) mais il est légal quand Annie Ernaux rédige *L'événement*, en 2000.